



SCÈNE XIII.



CHACUN CHEZ SOI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. LÉONCE ET LUBIZE,

REPRÉSENTÉE POUR LA 1re FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 15 JUIN 1845.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
BRULIÈRE................	M. SYLVESTRE.	Mme BRULIÈRE...........	Mme LAMBQUIN.
MONVOISIN, vieil ami de Mme Brulière..................	M. DELMAS.	HORTENSE, femme de Brulière	Mlle FERNAND.
JOSEPH, domestiq. de Brulière.	M. ALBERT.	ALBERTINE, fille de Mme Brulière et sœur de Brulière....	Mlle DÉSIRÉE.

La scène se passe à Paris, chez Brulière.

NOTA. S'adresser, pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste, au Gymnase.

Le théâtre représente un salon: portes latérales, porte au fond, fenêtre

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, *assis près d'une table, et lisant le journal.*

« Nouvelles étrangères... » Ah! ça doit être intéressant..... (*On sonne à gauche.*) Voilà! voilà! Que c'est ennuyeux! on ne peut pas seulement lire son journal! C'est madame Brulière la jeune qui sonne... dépêchons-nous, elle veut être servie à la minute... c'est bien naturel, à vingt ans on est impatient... (*Au moment où il va entrer dans l'appartement de droite, on sonne à gauche.*) Ah! diable, voilà madame Brulière la mère qui carillonne... Elle est toujours pressée celle-là... Dame! c'est tout simple... quand on est vieux on n'a pas le temps d'attendre. (*On sonne de nouveau à droite.*) Un instant... (*On sonne de nouveau à gauche.*) Un instant... A laquelle obéir d'abord? C'est fort embarrassant.

SCÈNE II.

JOSEPH, BRULIÈRE, *puis* MONVOISIN.

BRULIÈRE, *entrant par le fond.* Eh bien? A quoi songes-tu donc?... N'entends-tu pas ces dames?

JOSEPH. Parfaitement..... mais j'étais en train de me demander à quel coup de sonnette je devais donner la préférence... (*En ce moment on sonne des deux côtés à la fois.*) Tenez, monsieur, les entendez-vous?

BRULIÈRE. En effet, c'est fort délicat; si tu désobéis à ma mère, elle voudra que je te renvoie et je te chasserai... et si tu manques à ma femme, c'est différent; elle exigera que je te chasse, et je te mettrai à la porte.

Les coups de sonnette redoublent, Monvoisin entre par le fond.

JOSEPH. Que faire, mon Dieu?

MONVOISIN, *s'avançant**. Parbleu! ce que tu fais.

JOSEPH. Je ne fais rien.

MONVOISIN. Et c'est ce que tu as de mieux à faire.

BRULIÈRE. Mais ces dames seront furieuses.

MONVOISIN. D'abord... mais dès qu'elles verront qu'elles sont toutes deux dans la même situation, chacune sera intérieurement flattée de l'irrévérence de Joseph envers l'autre.

JOSEPH. Vous croyez?

BRULIÈRE. Au fait, c'est une idée!

JOSEPH. Alors je me sauve pour ne pas essuyer le premier feu.

Il sort.

SCENE III.

BRULIÈRE, MONVOISIN.

MONVOISIN. J'arrive, à ce qu'il paraît, dans un assez mauvais moment... mais s'il fallait attendre le beau fixe pour venir vous voir, on serait exposé à ne vous faire que de bien rares visites...

BRULIÈRE. Il est vrai.

MONVOISIN. Je ne sais pas comment vous vous arrangez, mais l'orage gronde sans cesse sur votre maison.

BRULIÈRE. Cela provient, mon cher monsieur Monvoisin, de ce qu'elle est exposée à deux tempêtes également impétueuses, et c'est moi qui suis le paratonnerre.

MONVOISIN. Je ne comprends pas.

BRULIÈRE. C'est bien simple: vivant ici avec ma mère et ma femme, qui prétendent toutes deux à la souveraineté, je suis le point de mire de toutes leurs querelles.

* Joseph, Monvoisin, Brulière.

MONVOISIN. C'est juste.

BRULIÈRE. S'il ne s'agissait que d'obéir à une femme, rien de plus naturel, c'est dans l'ordre...mais à deux, c'est impossible, par la raison que deux femmes ne veulent jamais la même chose.

MONVOISIN. C'est fort embarrassant.

BRULIÈRE. Alors viennent les cris, les disputes, les reproches... on se fâche d'un côté, on bonde de l'autre; l'une invoque son titre de mère..... l'autre ses priviléges d'épouse, et je suis là au milieu de ce conflit, exposé à tous les contre-coups.

MONVOISIN. Vous m'étonnez. Madame veuve Brulière, votre mère, est d'une douceur, d'une bonté...

BRULIÈRE. Certainement.

MONVOISIN. Voilà quarante ans que je professe pour sa personne les sentiments de la plus vive admiration... Hélas! il n'a pas dépendu de moi que je ne devinsse monsieur votre père... mais on m'a préféré l'auteur de vos jours.

BRULIÈRE. Eh bien, à vous parler franchement, j'aime autant que votre mariage ne se soit pas arrangé... car enfin, je me connais et je me conviens... tel que je suis.

MONVOISIN. C'est tout ce qu'il faut... mais pour en revenir à votre intérieur... je suis certain que tous les torts viennent de votre femme...

AIR *de Céline.*

J'ai toujours connu votre mère
Sensible et bonne... Dieu merci.

BRULIÈRE.

Mais, mon Hortense, qui m'est chère,
Est vraiment excellente aussi!
Ah! que les destins sont étranges!
Ces femmes que nous admirons,
Séparément ce sont deux anges,
Ensemble ce sont deux démons.

MONVOISIN. Alors, mon cher ami, vous n'avez qu'un moyen de mettre un terme à vos tribulations filiales et conjugales.

BRULIÈRE. Il y a un moyen, dites-vous? Parlez, vous serez mon sauveur.

MONVOISIN. C'est tout simplement de prendre parti pour l'une de ces deux dames, n'importe laquelle... (je préférerais pourtant que ce fût la mère), de lui abandonner toute autorité... de la soutenir dans toutes les occasions, et de lui donner toujours raison, même quand elle aurait tort.

BRULIÈRE. Très-bien! c'est un très-bon conseil que vous me donnez là; seulement, c'est inexécutable.

MONVOISIN. Pourquoi donc?

BRULIÈRE. Pourquoi? C'est qu'il faudrait avoir du caractère, et que je n'en ai pas.

MONVOISIN. Est-il possible!

BRULIÈRE. Ce n'est que trop vrai.

MONVOISIN. Vous n'y mettez pas de bonne volonté..... Voyons, faites-vous violence... il n'y a que le premier pas qui coûte en fait de tyrannie. Voyez Néron si bon au commencement de son règne...

BRULIÈRE. Je ne suis pas un Néron.

MONVOISIN. J'en conviens... aussi ne vous dis-je pas de l'imiter en tout.

BRULIÈRE. Je le pense bien.

MONVOISIN. Allons, prenez une bonne résolution.

Mme BRULIÈRE, *en dehors*. Joseph!...

HORTENSE, *en dehors*. Joseph!...

MONVOISIN. J'entends ces dames; il est inutile qu'elles me voient avec vous... Je viendrai savoir le résultat de votre coup d'état.

ENSEMBLE.

AIR :

Allons, il faut vous monter;
C'est le premier pas qui coûte...
Une fois qu'on est en route,
On ne veut plus s'arrêter.

BRULIÈRE.

Voyons, il faut me monter;
C'est le premier pas qui coûte...
Je sens qu'une fois en route,
Rien ne pourra m'arrêter.

Monvoisin sort.

SCÈNE IV.

BRULIÈRE, *puis* Mme BRULIÈRE *et* HORTENSE *.

BRULIÈRE. Il me laisse seul... seul contre deux femmes courroucées...

Mme BRULIÈRE, *entrant vivement en scène par la gauche.* C'est une horreur!

HORTENSE, *entrant de même par la droite.* C'est une indignité!

Mme BRULIÈRE. Ne pas venir quand je sonne!

HORTENSE. Me faire attendre quand j'appelle!...

Mme BRULIÈRE. Ah! c'est vous, mon fils!

HORTENSE. Vous voilà, monsieur...

BRULIÈRE, *à part.* Que ne puis-je invoquer un alibi!...

Mme BRULIÈRE. C'est à vous de faire respecter mon autorité!

BRULIÈRE. Quoi! ma mère, on aurait osé!...

HORTENSE. Me laisserez-vous manquer impunément?

BRULIÈRE. Quoi! ma femme, on se serait permis!...

Mme BRULIÈRE. Se jouer ainsi de moi!...

HORTENSE. Me témoigner si peu d'égards!...

BRULIÈRE. Ce drôle de Joseph n'a qu'à bien se tenir.

Mme BRULIÈRE, *bas à son fils.* Mais qu'a donc votre femme? elle paraît bien en colère!

* Mme Brulière, Brulière, Hortense.

BRULIÈRE. C'est Joseph qu'elle a sonné et qui ne s'est pas rendu à ses ordres.

Mme BRULIÈRE. Ah! vraiment!

BRULIÈRE. Quand vous appelez vous-même, il s'en serait bien gardé..... il sait trop que j'entends qu'on vous obéisse avant tout.

Mme BRULIÈRE. Pauvre garçon!

HORTENSE, *tirant son mari à l'écart.* Quel est donc le sujet de la mauvaise humeur de votre mère?

BRULIÈRE. C'est Joseph qu'elle a sonné et qui ne s'est pas rendu à ses ordres.

HORTENSE. En vérité!

BRULIÈRE. Quand tu appelles toi-même, il s'en serait bien gardé... Il sait trop que j'entends qu'on t'obéisse avant tout!

HORTENSE. Ce bon Joseph!

BRULIÈRE, *à part.* Là, qu'est-ce que je disais! je me fais honte à moi-même.

Mme BRULIÈRE. Puisque nous voilà réunis, je dois vous prévenir que j'ai fait retarder le dîner d'une heure.

HORTENSE. Et pour quelle raison?

BRULIÈRE, *à sa mère.* Ah! oui, maman, pour quelle raison?

Mme BRULIÈRE. J'ai une conférence à cinq heures.

BRULIÈRE, *à sa femme.* Au fait, si ma mère a une conférence...

HORTENSE. J'en suis désolée, mais nous allons ce soir au spectacle, et...

BRULIÈRE, *à sa mère.* Au fait, maman, nous allons au spectacle.

Mme BRULIÈRE. Arrangez-vous comme vous voudrez, mais je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit...

HORTENSE. Ah!... et moi, je persiste dans la résolution que j'ai prise.

BRULIÈRE, *à part.* Allons, nous voilà bien!

HORTENSE.

AIR : *Quel art plus noble.*

A vous, monsieur, je le demande,
Peut-on vivre dans ce conflit?
Ici tout le monde commande,
Aussi personne n'obéit.

Mme BRULIÈRE.

Il faut à la fin que ça change,
Par vous, seul maître en ces débats.

BRULIÈRE, *surpris.*

Je suis le maître... c'est étrange,
Vraiment, je ne m'en doutais pas.

JOSEPH, *accourant.* Monsieur!... monsieur!... (*Apercevant Mme Brulière et Hortense.*) Mesdames! mesdames!

Mme BRULIÈRE. Qu'y a-t-il donc?

JOSEPH. C'est Mlle Albertine qui arrive de sa pension.

Brulière remonte à gauche

SCÈNE V.

LES MÊMES. ALBERTINE*.

ALBERTINE, *entrant par le fond et traversant le théâtre, passe devant son frère pour aller embrasser Hortense.* Bonjonr, ma sœur ; qne je snis contente de te voir ! (*Allant à sa mère.*) Bonjonr, maman.

Mme BRULIÈRE. Vous nons donnez vraiment un bel échantillon de l'éducation que vous avez reçue dans votre pension.

ALBEATINE. Qu'ai-je donc fait ?

Mme BAULIÈRE. J'ignorais qne, dans les témoignages de sa tendresse, nne jeune personne bien élevée dût faire passer sa mère après sa belle-sœur.

ALBERTINE. Pardon, maman, je ne t'avais pas aperçue en entrant.

Mme BRULIÈRE. C'est tont simple, on n'a d'yeux que pour madame.

ALBERTINE. Mais, maınan, je t'assnre...

Mme BRULIÈRE. C'est bien, je vous fais grâce de vos explications !

ALBERTINE.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Mamau, ne me fais pas atteudre,
Et bieu vite ouvre-moi tes bras.

Mme BRULIÈRE.

Moi, pour vous être bonne et tendre ?
Non, vous ne la méritez pas !

ALBERTINE.

Avant peu tu m'embrasseras.

Mme BRULIÈRE.

Et d'où vous vient cette assurance ?

ALBERTINE

C'est que tu n'iras pas, je croi,
Prolonger une pénitence
Qui te punit autant que moi.
Abrége donc la pénitence
Qui te puuit autant que moi.

Mme BRULIÈRE, *l'embrassant.* Résistez donc à un enfant aussi aimable !

JOSEPH, *entrant.* Le chocolat de madame est prêt.

Mme BAULIÈAE. C'est bien ! (*A Brulière.*) Vous savez, mon fils, ce qne je vous ai dit...

BRULIÈBE, *bas à sa mère.* C'est entendn, maman, nous dinerons à six heures.

HOBTENSE, *bas à Brulière.* N'oubliez pas ma recommandation.

BRULIÈAE, *bas à sa femme.* C'est convenn, ma bonne, on se mettra à table à cinq henres.

ENSEMBLE.

AIR :

BRULIÈRE.

Elles partent contentes,
Je souscris à leurs vœux !
Les voilà bien riantes;
Pour moi combien c'est heureux !

Mme BRULIÈRE et HORTENSE.

Allons, je pars contente,
On souscrit à mes vœux:
Je ne suis pas méchante
Quand on fait ce que je veux.

BRULIÈRE, *à part.*

Je gagne du temps, voilà tout,
Car pour moi la chose est bien claire,
On se querellera beaucoup,
Mais certe, on ne mangera guère

REPRISE DU CHŒUR.

Brulière et Mme Brulière sortent.

* Mme Brulière, Albertine, Brulière, Hortense.

SCÈNE VI.

HORTENSE, ALBERTINE.

ALBEATINE. Enfin, les voilà tous partis. Qu'il me tardait, ma bonne sœnr, d'être seule avec toi ! j'ai tant de choses à te dire!

HORTENSE. Je t'écoute.

ALBERTINE. On peut, sans crainte, te confier nn secret..... tu es indulgente et de bon conseil.

HORTENSE. Où veux-tn en venir ?

ALBEBTINE. Tn sais que l'on m'a laissée jusqn'à ce jour en pension, qnoique mon édncation fût terminée depnis longtemps, parce que là j'avais des maîtres de tontes sortes pour me perfectionner... et qne madame, ayant des manières fort distingnées, m'apprenait à me présenter dans le monde.

HOBTENSE. Nous avons voulu que tn devinsses une jeune personne accomplie.

ALBERTINE. Tu te moqnes de moi, mais je ne t'en venx pas. Madame de Conrmont, ma maîtresse de pension, a pour neveu un jenne homme...

HOBTENSE. Un jenne homme...

ALBERTINE, *vivement.* Un jeune homme très-bien... auditeur an conseil d'état..... je ne sais pas trop ce que c'est, mais il paraît que c'est nne fort belle position..... il vient très-sonvent voir sa tante, et comme je travaille toujours dans le salon...

HORTENSE. Il canse avec toi.

ALBERTINE. Il ne canse pas beancoup..... c'est sans doute nne conséqnence de ses fonctions... il ne fait qn'éconter, et c'est moi qui parle...

HORTENSE. Et tu fais en sorte qu'il n'ait pas une sinécnre...

ALBEBTINE. Si tn savais comme il est timide... il faut deviner ce qu'il pense, car il se garde bien de le dire...

HOATENSE. Un jeune homme timide... Tu es bien henreuse !

ALBEATINE. Je ne suis pas de ton avis..... Depnis trois mois, ce jenne homme soupire... soupire... Je voyais bien qne ce n'était pas naturel, j'ai cherché plusieurs fois à le mettre snr la voie, mais rien.

HORTENSE. Comment, mademoiselle !..

ALBERTINE. Les soupirs allaient leur train et voilà tout... Alors je me suis dit : si je ne l'aide pas un peu, nous n'en finirons jamais.

HORTENSE. Ah ! mon Dieu ! tu m'effrayes.

ALBERTINE. Eh bien, hier, nous étions tout seuls dans le salon... il me regardait... c'est son fort, car si sa bouche est muette, ses yeux sont bien bavards.

HORTENSE. Ah !

ALBERTINE. Très-bavards !... il me regardait donc tristement... je m'approche de lui et je lui dis : Monsieur Gustave, — il s'appelle Gustave — vous avez du chagrin ? — Oh ! oui, répond-il en soupirant. — C'est que peut-être vous aimez quelqu'un ? — Oh ! oui. — Il ne faut pas rougir pour cela, et à votre place, moi, je le dirais franchement à la demoiselle — Oh ! non ! Je n'oserai jamais. — Essayez toujours ; je suis bien sûre que ça lui fera plaisir. — A ces mots, il devient pourpre, laisse tomber son chapeau, se jette à mes genoux... et il a bien fallu, pour le forcer à se relever, lui dire : Mais, Monsieur Gustave, je ne demande pas mieux que de devenir votre femme !...

HORTENSE. Mais, mademoiselle, votre conduite est d'une inconséquence...

ALBERTINE.

AIR d'*Yelva*.

Oui, j'en conviens, je fus un peu légère,
Et je fis mal en agissant ainsi ;
Car nous devons attendre, d'ordinaire,
Aimable ou non, qu'on nous donne un mari.
Mais quand on voit le bonheur apparaître,
Et que, timide, il s'arrête en chemin,
On peut bien, sans se compromettre,
Un peu l'aider, en lui tendant la main.

HORTENSE. Tu as beau dire...

ALBERTINE. Oh ! c'est une chose terrible que d'avoir affaire à un amoureux si timide.

HORTENSE. La timidité est un défaut ou plutôt une qualité bien rare chez la jeunesse d'aujourd'hui.

ALBERTINE. Comme tu dis cela, ma sœur !

HORTENSE. Je puis, à mon tour, te faire une confidence. — Tu es assez grande pour l'entendre et assez raisonnable pour en profiter.

ALBERTINE. Parle bien vite.

HORTENSE. Tu me vois tremblante, inquiète... Un jeune homme que le hasard m'a fait rencontrer dans le monde, s'est pris pour moi d'un fol amour ; il me suit à la promenade... au spectacle, partout...

ALBERTINE. Ah ! si Gustave pouvait lui ressembler ! Dis-moi, serait-ce par hasard ce petit brun à moustaches qui, dimanche dernier était toujours derrière nous aux Tuileries ?

HORTENSE. Tu l'avais remarqué ?

ALBERTINE. Est-ce que je ne vois pas tout ?

HORTENSE. Ton frère peut d'un instant à l'autre s'apercevoir de ses poursuites, dont je ne saurais me défendre...

ALBERTINE. Rassure-toi ; à nous deux nous aurons bientôt remis ce petit monsieur à sa place... C'est égal, je voudrais bien que monsieur Gustave eût un peu de son audace.

HORTENSE. Mais, j'entends ma mère..... elle serait jalouse, j'en suis sûre, de l'amitié que tu me portes... je me retire...

ALBERTINE *. C'est cela ; je vais profiter de l'occasion pour lui parler de monsieur Gustave.

ENSEMBLE.

AIR :

Doux espoir !
Je vais voir,
Servant ma tendresse,
Mon adresse
A ma sœur
Donner le bonheur.

Hortense sort.

SCÈNE VII.

Mme BRULIÈRE, ALBERTINE.

Mme BRULIÈRE. Ah ! vous voilà, Albertine ?

ALBERTINE. Oui, maman.

Mme BRULIÈRE. Avec qui causiez-vous donc là ?

ALBERTINE. Avec ma sœur.

Mme BRULIÈRE. Qui sans doute cherchait à vous détourner du respect et de l'obéissance que vous devez à votre mère ?

ALBERTINE. Ah ! peux-tu croire ?...

Mme BRULIÈRE. C'est bien ; mais, grâce à Dieu, vous ne resterez pas longtemps exposée à cette pernicieuse influence.

ALBERTINE. Que veux-tu dire ?

Mme BRULIÈRE. Vous allez le savoir ; avancez-moi un fauteuil, j'ai à causer avec vous.

ALBERTINE **. C'est drôle... moi aussi, maman, j'ai à te parler.

Mme BRULIÈRE. Comme je suis la mère et vous la fille, vous me permettrez de commencer.

ALBERTINE. C'est trop juste.

Mme BRULIÈRE. Ce que j'ai à vous dire est très-sérieux.

ALBERTINE. C'est comme la confidence que j'ai à te faire : elle est de la dernière importance.

Mme BRULIÈRE. Quoique vous soyez encore bien jeune, j'ai dû, par des raisons qu'il est inutile que je vous fasse connaître, songer à votre établissement.

ALBERTINE. Vraiment..... Eh bien, ma-

* Albertine, Hortense.

** Albertine, Mme Brulière assises.

man, c'est anssi à ce sujet-là que je voulais t'entretenir.

Mme BRULIÈRE. Ainsi tn n'anrais aucune répugnance pour le mariage?

ALBERTINE. Bien au contraire.

Mme BRULIÈRE. Une demoiselle bien élevée ne doit pas s'exprimer avec cet abandon.

ALBERTINE. Pardon, maman.

Mme BRULIÈRE. J'ai donc résoln de te donner un mari.

ALBERTINE. Si ce n'était pas mal de dire ce qu'on pense, je dirais que c'est une bonne idée que tu as eue là.

Mme BRULIÈRE. Mais comme je veux avant tout assurer ton bonheur, je n'accorderai ta main qu'à un homme complétement digne de toi.

ALBERTINE. C'est bien comme ça que je l'entends.

Mme BRULIÈRE. Quoique la beauté ne soit pas de première nécessité chez un homme...

ALBERTINE. Oh!...

Mme BRULIÈRE. Hein?...

ALBERTINE. Non, je dis que pourtant il faut...

Mme BRULIÈRE. Eh bien, oui, sans doute il faut que ton mari ait une physionomie agréable.

ALBERTINE. Mais j'y tiens beaucoup.

Mme BRULIÈRE. Qu'il ait une position dans le monde.

ALBERTINE. Assurément.

Mme BRULIÈRE. De la fortune.

ALBERTINE, *à part*. Quel bonheur que Monsieur Gustave soit riche!

Mme BRULIÈRE. Et comme monsienr de Montbrnn possède tous ces avantages, je n'ai pas hésité à donner parole à son oncle.

ALBERTINE. Monsieur de Mootbrun..... tu as eu tort, maman; ce mariage n'est pas possible...

Mme BRULIÈRE. Comment? ponrquoi donc?

ALBERTINE. Parce que je n'aime pas monsieur de Montbrun *.

Mme BRULIÈRE. Jolie raison que vous me donnez là **!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Qu'importe au jour du mariage
Qu'on s'aime ou non; vraiment ça fait pitié!
Bon ou mauvais, toujours dans un ménage
Avec le temps arrive l'amitié.

ALBERTINE.

Pour faire attendre, quand j'y pense,
Cette amitié qui doit venir un jour,
Moi je voudrais qu'un peu d'amour
M'aidât à prendre patience.
L'amour fait prendre patience.

Enfin, maman, je n'aimerai jamais monsieur de Montbrnn, attendu que j'en aime un antre.

Mme BRULIÈRE. Est-il possible!

ALBERTINE. Oui, maman... un antre qui m'aime, que je n'oublierai jamais et que j'ai promis d'épouser.

Mme BRULIÈRE. Taisez-vous, mademoiselle.

ALBERTINE. Si vous me refusez votre consentement, eh bien, je le sens, j'en monrrai.

Mme BRULIÈRE. On ne meurt plus d'amour.

ALBERTINE. Alors ce sera de chagrin.

Mme BRULIÈRE. Pas davantage: l'on pleure d'abord... pnis un peu moins... puis l'on se console et l'on finit par être très-heureux.

ALBERTINE. On voit bien, maman, que vous n'avez jamais aimé.

Mme BRULIÈRE. C'est ce qui vous trompe, mademoiselle; j'ai en le cœur peut-être plus sensible que le vôtre, et sans connaître le jeune blondin qui vous tonrne la tête, je puis assurer qu'il était nn cavalier...

ALBERTINE. Quoi, maman?

Mme BRULIÈRE. Il est inutile que je vous en dise davantage... Qu'il vous suffise de savoir que mes parents ayant disposé de ma main... je me suis résignée, et que je n'en ai pas moins fait très-bon ménage avec monsieur Brulière... Vous ferez comme moi..... Soyez donc prête à m'obéir; car avant huit jours vons serez madame de Mootbrun.

ALBERTINE. Avant huit jours!... Ah! mon Dieu!

* Albertine se lève.
** Mme Brulière se lève.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HORTENSE, BRULIÈRE, JOSEPH *.

HORTENSE, *entrant en scène par la porte de droite, suivie de Joseph*. Rien de plus simple: vons ferez monter un lit pour Albertine dans le boudoir de madame Brulière.

Mme BRULIÈRE. Un lit dans mon boudoir?

HORTENSE. Sans doute.

Mme BRULIÈRE. Je m'y oppose.

BRULIÈRE, *entrant au fond*. Allons, bon, voilà qu'on se dispnte encore!

ALBERTINE **. N'ai-je donc plus ma chambre?

HORTENSE. Ah! c'est que tu ignores que depuis ton départ j'en ai fait un cabinet de travail.

ALBERTINE. En ce cas, je n'en veux plus...

HORTENSE. Cette chambre était d'ailleurs beaucoup trop loin de tout le monde, et maintenant qu'Albertine est une demoiselle, sa place est auprès de sa mère.

Mme BRULIÈRE. C'est impossible; le moindre bruit trouble mon repos, dérange mon sommeil, me donne ma migraine.

* Albertine, Mme Brulière, Hortense, Brulière.
** Albertine passe devant Mme Brulière.

ALBERTINE. Ne crains, rien maman ; je me coucherai bien doucement, et le matin je ferai mon possible pour ne pas chanter en me réveillant.

Mme BRULIÈRE. Qu'on ne me parle plus de ce projet.

Brulière passe derrière Hortense.

BRULIÈRE. Pauvre petite sœur! il faut pourtant bien la loger quelque part.

Mme BRULIÈRE. Qu'on lui dresse un lit au salon.

HORTENSE. Y songez-vous?

Mme BRULIÈRE. Certainement.

HORTENSE. Et les visites, où les recevrons-nous?

BRULIÈRE. C'est assez juste.

ALBERTINE. A quoi bon se donner tant de peine? à mon âge on dort partout.

Mme BRULIÈRE. J'entends que ma volonté s'accomplisse.

Mme Brulière passe devant Albertine.

ALBERTINE. Ma bonne mère...

Mme BRULIÈRE. Taisez-vous...

HORTENSE. On exécutera mes ordres!

ALBERTINE. Ma sœur!

HORTENSE. Laisse-moi.

ALBERTINE. Ah! si je n'étais pas une petite fille... si j'étais à la place de mon frère...

BRULIÈRE, *à part.* Au fait, elle a raison: je suis un homme, et je ne puis abdiquer davantage les prérogatives de mon sexe. (*Haut.*) Ma patience est à bout, à la fin; voilà trop longtemps que l'anarchie règne dans mes foyers domestiques.

Mme BRULIÈRE. Sans doute.

HORTENSE. Eh bien?

BRULIÈRE. Que tout le monde ici m'écoute et m'obéisse, car je suis le maître...

ALBERTINE, *à part.* Je n'en crois rien.

BRULIÈRE. Mais s'il y a un maître... une maîtresse aussi est nécessaire... car il y a des détails de ménage dans lesquels je ne puis entrer... Et je le pourrais, que je ne le voudrais pas... car je suis le maître...

ALBERTINE, *à part.* Il finira par s'en convaincre.

BRULIÈRE. Et à cette maîtresse, chacun obéira comme à moi-même, plus qu'à moi-même.

ALBERTINE, *à part.* C'est probable!

BRULIÈRE. Je l'entends ainsi, car...

ALBERTINE. Tu es le maître.

Mme BRULIÈRE. A la bonne heure; mon fils, faites un choix.

HORTENSE. Décidez entre nous.

BRULIÈRE. C'est ce que je veux faire.

Mme BRULIÈRE. Voyons.

HORTENSE. Parlez.

BRULIÈRE. Un instant.

ALBERTINE, *à part.* Il faiblit.

* Albertine, Mme Brulière, Brulière, Hortense.

BRULIÈRE, *à part.* C'est fort embarrassant..... ma mère crie plus fort..... mais ma femme crie plus longtemps..... D'ailleurs je n'entends ma mère que pendant le jour..... tandis que ma femme...

HORTENSE. Eh bien?

Mme BRULIÈRE. Nous attendons votre arrêt.

BRULIÈRE. Eh bien, c'est ma femme qui sera la maîtresse! Allons donc!...

Mme BRULIÈRE. Ah!...

Elle va tomber dans un fauteuil à gauche.

HORTENSE. Je triomphe!

ALBERTINE, *à part.* Bien jugé!

ENSEMBLE.

AIR :

BRULIÈRE.

J'ai fait voir un beau caractère;
A ma femme il faut obéir;
Pour tous il était nécessaire
De savoir à quoi s'en tenir!

ALBERTINE.

Il a montré du caractère;
A ma sœur on doit obéir;
Vraiment il était nécessaire
De savoir à quoi s'en tenir.

HORTENSE.

Il a montré du caractère;
C'est à moi qu'on doit obéir.
Vraiment il était nécessaire
De savoir à quoi s'en tenir.

Mme BRULIÈRE, *à part.*

Il a montré du caractère;
Je ne peux pas en revenir!
De cette fermeté j'espère
Trouver moyen de le punir.

Brulière sort par le fond et Hortense par le côté.

SCÈNE IX.

Mme BRULIÈRE, ALBERTINE.

Mme BRULIÈRE. Elle la maîtresse! quelle humiliation! j'obéirais à sa volonté... je subirais ses caprices... jamais! Les ingrats!... moi qui étais venue habiter avec eux pour leur prodiguer mes conseils... qui dirigeais leur ménage, qui descendais dans les plus petits détails de leur intérieur...

Mme Brulière passe à droite.

ALBERTINE, *à part.* C'est donc ça que tout allait si mal!

Mme BRULIÈRE. Mais je les oublierai... je les quitterai..... je les abandonnerai à leur malheureux sort!

Mme Brulière revient à gauche.

ALBERTINE, *à part.* C'est ce qui peut leur arriver de plus heureux.

Mme BRULIÈRE. C'est sur toi, ma petite Albertine, que je veux désormais reporter toute ma tendresse... toute ma prédilection .. Dès que tu seras mariée, j'irai m'installer chez toi... C'est auprès de toi que je veux passer mes derniers jours!

ALBERTINE. Quoi! maman...

Mme BRULIÈRE. Oui, mon enfant, c'est à diriger ton jeune ménage que je veux consacrer ma vieille expérience.

ALBERTINE, *à part.* C'est fait de moi..... (*Haut.*) Mais, maman...

Mme BRULIÈRE. Pas de remercîments... tu es digne de ce que je veux faire pour toi..... Je vais tout disposer pour hâter l'instant où nous quitterons cette affreuse maison... Adieu, mon enfant, mon trésor, ma consolation, adieu... adieu...

Elle sort en jetant un dernier regard de tendresse sur Albertine.

SCÈNE X.

ALBERTINE, *seule.*

Je suis perdue!... Quoi! maman viendra vivre dans mon ménage quand j'en aurai un!... C'est mon frère qui est le coupable et c'est moi que l'on veut punir... Pauvre mère, il lui faut toujours quelqu'un à tourmenter...

MONVOISIN, *en dehors.* C'est bien, c'est bien... je vais l'attendre dans le petit salon.

ALBERTINE. Je ne me trompe pas, c'est la voix de monsieur Monvoisin.

SCÈNE XI.

ALBERTINE, MONVOISIN.

MONVOISIN. Eh! c'est vous, ma belle enfant!

ALBERTINE. Bonjour monsieur Monvoisin.

MONVOISIN. Vous voilà donc revenue de pension?

ALBERTINE. Pour toujours, monsieur Monvoisin.

MONVOISIN. Mais que je vous regarde encore! comme vous voilà grandie et embellie!

ALBERTINE. Vous trouvez?

MONVOISIN, *la regardant fixement.* C'est tout le portrait de sa chère maman, quand elle avait dix-huit ans.

ALBERTINE, *à part.* Comme il me regarde!...

MONVOISIN. Oui, ce sont bien là ses traits délicats qui ont pris de la consistance... cette taille si mince qui s'est développée, ce doux sourire qui est allé je ne sais où.

ALBERTINE, *à part.* Que dit-il donc?...

MONVOISIN.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais.*

Oh! pour mon cœur c'est un beau rêve,
Je me crois à mes jeunes ans....
Mais je sens qu'il faut qu'il s'achève,
Car je craindrais, s'il durait trop longtemps,
Que ce délicieux mensonge
Ne fît tort à la vérité....
En effet, la fille est le songe,
Et la maman est la réalité.

ALBERTINE, *à part.* Est-ce que par hasard le beau jeune homme de maman...

MONVOISIN. Hélas!...

ALBERTINE, *à part.* Il soupire... plus de doute, c'est lui... Ah! quelle idée!... Si, pour éviter le malheur dont je suis menacée, je pouvais... Il ne faut quelquefois qu'une étincelle pour allumer un incendie... C'est que ce feu-là est bien éteint... c'est égal, soufflons toujours...

MONVOISIN. Maintenant, ma charmante enfant, que votre éducation est terminée, nous allons songer à vous marier.

ALBERTINE. Me marier, moi? jamais!... (*A part.*) Comme je mens!

MONVOISIN. Que dites-vous donc là?

ALBERTINE. Je tiens trop à mon repos, à ma tranquillité.

MONVOISIN. Quelles singulières idées!

ALBERTINE. Les hommes, monsieur Monvoisin, sont tous des ingrats, des perfides...

MONVOISIN. Qui vous a dit cela?

ALBERTINE. On les aime, on s'y attache... on croit pouvoir compter sur eux... mais pas du tout.

MONVOISIN, *à part.* Voyez-vous, cette petite fille!

ALBERTINE. Et puis après on devient triste, maussade; on boude, on crie, on tourmente ses enfants, et l'on rend tout le monde malheureux autour de soi... Pauvre mère! je ne lui en veux pas depuis que je connais la cause de ses chagrins.

MONVOISIN, *à part.* Que veut-elle dire?

ALBERTINE. Il paraît que ça fait bien souffrir.

MONVOISIN. Est-ce que madame votre mère vous aurait révélé...

ALBERTINE. A moi? y songez-vous? On se cache des petites filles, et on a tort, parce qu'elles finissent toujours par tout découvrir.

MONVOISIN. Et qu'avez-vous découvert?

ALBERTINE. Une foule de choses!... D'abord, maman est souvent inquiète, préoccupée... plus d'une fois je l'ai surprise soupirant très-fort! Mais ce n'est rien encore!

MONVOISIN. Ah! il y a autre chose!

ALBERTINE. Oui... je peux bien vous dire ça, à vous qui êtes discret... Personne ne nous entend?

MONVOISIN. Personne.

ALBERTINE, *avec mystère, à part.* Je crois que ça va prendre!... (*Haut.*) L'autre jour je suis entrée dans sa chambre... elle ne m'a pas entendue, tant elle était plongée dans ses rêveries. Elle levait les yeux au ciel, mettait la main sur son cœur, comme ça... et puis je l'ai entendue dire très-distinctement : S'il m'avait aimée, il m'aurait de-

mandée en mariage quand je suis devenue veuve...

MONVOISIN. Elle a dit cela?... (*A part.*) Elle m'aime toujours!

ALBERTINE. Et puis elle a ajouté :

AIR *d'Henrion.*

Les femmes ont trop de mémoire,
Aussi je me souviens hélas!...
Mais lui, j'ai tout lieu de le croire,
Du passé ne se souvient pas!
Jamais son regard ne m'implore,
Il est sourd à mes tendres vœux!
Ah! j'aurais su... s'il m'aime encore
Le lire dans ses yeux!

MONVOISIN, *à part.* Comment! elle aurait consenti...

ALBERTINE, *à part.* Comme ça prend! comme ça prend!... (*Haut.*) Mais au moment où j'allais sans doute connaître le nom du... elle s'est retournée, m'a aperçue, et m'a dit avec colère : Sortez! petite curieuse!... J'ai beau me creuser la tête... je ne peux pas deviner... Si vous vouliez m'aider un peu, monsieur Monvoisin...

MONVOISIN. Soyez tranquille, mademoiselle; nous découvrirons ce grand secret.

Mme BRULIÈRE, *en dehors.* Joseph! Joseph!

ALBERTINE. Ma mère!... Elle vient de ce côté.

MONVOISIN. C'est elle!... J'éprouve une émotion... les jambes me manquent!...

ALBERTINE, *à part.* Il est dans le cas de se précipiter à ses pieds, et elle qui n'est au fait de rien... Comment l'éloigner?... (*Haut.*) Mon Dieu! monsieur Monvoisin, maman est fâchée sans doute de ce que j'ai découvert une partie de son secret... elle va me gronder... et quand il y a du monde, elle est bien plus sévère.

MONVOISIN. Je me retire, mademoiselle, je me retire... mais je reviendrai bientôt.

SCÈNE XII.

ALBERTINE, *seule.*

AIR : *Pour ceux qui ne viennent pas.*

Comme il court, comme il s'enflamme!
Mais c'est un petit volcan!
Gustave n'eut sur son âme
Jamais un pareil élan!
Le moindre obstacle l'irrite,
Il en perdra la raison!
Oh! comme le feu prend vite!
Dans une vieille maison!

Mme BRULIÈRE, *en dehors.* Prévenez que je dînerai dans mon appartement.

ALBERTINE. Maintenant, c'est le tour de maman... Je ne sais pas trop comment m'y prendre... Une fille marier sa mère, ce n'est pas facile!

SCÈNE XIII.

Mme BRULIÈRE, ALBERTINE.

Mme BRULIÈRE, *à Albertine.* Ah! c'est toi, mon enfant! comme te voilà pensive!... Tu sais que je ne veux que ton bonheur?

ALBERTINE. Je le sais... (*A part.*) Comment la préparer?

Mme BRULIÈRE. Il faut que tu aies en moi une entière confiance, et d'abord j'exige que tu m'en donnes une preuve en m'ouvrant ton cœur.

ALBERTINE. Oui, maman... (*A part.*) C'est fort embarrassant!

Mme BRULIÈRE. Voyons, mon enfant, fais-moi connaître celui que tu aimes.

ALBERTINE. Celui que j'aime... (*A part.*) Oh! j'y suis...

Mme BRULIÈRE. Dis-moi quel est le nom de ce jeune homme.

ALBERTINE. Mais qui vous a dit, maman, que ce fût un jeune homme?

Mme BRULIÈRE. Je pensais...

ALBERTINE. Est-il donc nécessaire qu'un homme soit jeune pour qu'on puisse l'aimer?

Mme BRULIÈRE. Non, sans doute.

ALBERTINE. Je suis si étourdie... si folle... comme vous dites, que j'aurais besoin d'un guide éclairé et prudent pour me conduire.

Mme BRULIÈRE. Quel langage!

ALBERTINE. D'ailleurs, celui dont je veux parler est si bon... si complaisant!... Toute petite, il me faisait sauter sur ses genoux... plus grande, il était mon fournisseur de bonbons... aujourd'hui encore, il cherche tous les moyens de m'être agréable... témoins ces boucles d'oreilles, dont il m'a fait cadeau le jour de ma fête.

Mme BRULIÈRE. Eh quoi! ce serait...

ALBERTINE. Mais ce que j'aime surtout en lui, ce qui lui a tout à fait gagné mon cœur, c'est son affection, son respect pour vous.

Mme BRULIÈRE. Ah!... Et monsieur Monvoisin... car c'est de lui qu'il s'agit... connaît-il les sentiments qu'il t'a inspirés?

ALBERTINE. J'ai tout lieu de penser qu'il les partage.

Mme BRULIÈRE. Quel enfantillage!... Qui peut te le faire croire?

ALBERTINE. Mais une foule de choses.

Mme BRULIÈRE, *à part.* Voilà qui est singulier!

ALBERTINE. Par exemple, vous savez que le mois dernier j'ai passé toute une semaine ici; monsieur Monvoisin venait souvent vous voir.

Mme BRULIÈRE. Tous les jours... suivant son ancienne habitude.

ALBERTINE. Un soir, je m'en souviens, vous étiez assise là, sur votre fauteuil... moi je travaillais près de vous, là-bas... et lui était ici; il ne cessait de tourner les yeux de notre côté...

Mme BRULIÈRE, *surprise*. Il ne cessait... de nous regarder...

ALBERTINE. Si bien que j'en étais toute honteuse.

Mme BRULIÈRE, *à part*. Moi qui croyais qu'il avait oublié... car je ne puis douter que ce ne soit pour moi...

ALBERTINE. Et cette fois que nous sommes allés aux Tuileries, il vous a donné le bras et vous comblait de politesses et de prévenances.

Mme BRULIÈRE. Tu crois?

ALBERTINE. Tout le monde s'en est bien aperçu.

Mme BRULIÈRE, *à part*. Tout le monde!... et moi je ne voyais pas!... Il pense encore à moi!...

ALBERTINE. Tout à l'heure... là... il fallait l'entendre... en parlant de celle qu'il aime...

Même air qu'à la scène XI.

Souvent j'éveille sa mémoire
Sur mes sentimens... mais, hélas!
En vain, j'ai tout lieu de le croire,
La cruelle ne m'entend pas!
Le feu brûlant qui me dévore,
Cette femme, objet de mes vœux,
N'a pas voulu sans doute encore
Le lire dans mes yeux!

Mme BRULIÈRE, *à part*. Quoi! ses yeux parlaient, et je ne les ai pas entendus!

ALBERTINE. Mais ce qui ne peut me laisser aucun doute sur ses intentions, c'est son indignation lorsque je lui ai raconté la manière affreuse dont mon frère s'était conduit envers vous... il a été indigné, maman. — Comment! s'est-il écrié, on a osé faire un tel affront à cette bonne madame Brulière! à cette excellente madame Brulière! une personne si digne de commander, si bien faite pour être aimée!... Eh bien, ça me décide tout à fait... Alors il m'a regardée avec un air... puis il m'a pris la main et m'a dit : C'est à nous de la dédommager de tant d'ingratitude..... Désormais nous serons deux pour l'aimer.

Mme BRULIÈRE. Il a dit cela?

ALBERTINE. Oui, maman.

Mme BRULIÈRE, *à part*. Après quarante ans!... quelle constance!... Ah! c'est bien rare!

JOSEPH, *annonçant*. Monsieur Monvoisin demande si madame est visible.

Mme BRULIÈRE. Faites entrer au salon... (*A part.*) Qu'est-ce donc? je me sens troublée... (*Haut.*) Je cours le recevoir... (*A part.*) Pauvre Monvoisin!... Mais une telle fidélité recevra sa récompense.

Elle sort.

SCÈNE XIV.

ALBERTINE, *seule, riant.*

Ha! ha! ha! mais voyez un peu comme elle se dépêche... Ah! il est heureux que je sois sortie de pension!... Je donne la tranquillité à mon frere... le bonheur à Hortense... un mari à maman... enfin, j'assure le repos de tout le monde... Mais, moi, qui me fera épouser M. Gustave? Personne n'y songe, et je vois bien que si je ne m'en occupe pas... Mais comment m'y prendre?

SCÈNE XV.

ALBERTINE, HORTENSE.

HORTENSE, *entrant vivement en scène*. Mon Dieu! que faire? que devenir?

ALBERTINE. D'où vient ton trouble?

HORTENSE. Que va penser mon mari? que dira ma belle-mère?

ALBERTINE. Mais qu'est-il donc arrivé?

HORTENSE. Tu sais ce jeune homme dont je t'ai parlé ce matin...

ALBERTINE. Si vif, si entreprenant; enfin, le contraste de Gustave?

HORTENSE. Il a eu l'audace de m'écrire.

ALBERTINE. C'est une idée qui ne viendrait jamais à Gustave.

HORTENSE. Et au moment où un homme envoyé par lui remettait cette lettre à ma femme de chambre, qui refusait de la recevoir, ton frère s'est trouvé là, s'en est emparé, et la pauvre Justine est accourue vers moi toute effrayée... (*Brulière entre du fond.*) Ah!...

ALBERTINE. Pauvre sœur! comment la tirer de là?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BRULIÈRE, *puis* Mme BRULIÈRE, MONVOISIN*.

BRULIÈRE, *entrant d'une façon tragique*. Je pourrais, madame, vous immoler à ma juste vengeance; le jury m'absoudrait... ou tout au moins admettrait des circonstances atténuantes... Je pourrais encore vous abandonner à la rigueur des lois; enfin, je pourrais provoquer votre infâme complice et...

* Albertine, Hortense, Brulière, Mme Brulière, Monvoisin.

me faire tuer par lui!... Mais je me contenterai de vous confondre... de vous démasquer à tous les yeux!

HORTENSE. Mais, monsieur...

BRULIÈRE, *élevant la voix.* Taisez-vous!...

HORTENSE. Ecoutez-moi.

BRULIÈRE, *plus haut.* Je ne veux rien entendre!

Mme BRULIÈRE, *entrant.* Mon Dieu! quel est ce bruit? qu'y a-t-il donc?

BRULIÈRE. Arrivez, ma mère, arrivez, monsieur Monvoisin, vous n'êtes pas de trop, je voudrais que le monde entier fût dans ce salon et partageât mon indignation.

HORTENSE. Je vous en conjure...

BRULIÈRE. Taisez-vous, madame... Il ne s'agit pas de vagues soupçons. J'ai entre les mains des preuves accablantes de votre trahison.

Mme BRULIÈRE. Qu'entends-je?...

BRULIÈRE. Cette lettre...

MONVOISIN. Une lettre!...

BRULIÈRE. Écoutez et frémissez... (*Il décachète la lettre et jette l'enveloppe à terre.*) « Étoile de ma vie, depuis le jour où le Dieu » d'amour vous offrit à ma vue, votre image » rayonne dans mon souvenir. Je vous aime! » Point d'admiration.

Il montre la lettre à sa mère et à Monvoisin.

Mme BRULIÈRE. Quelle horreur!...

BRULIÈRE. Quelle indignité!... (*Lisant.*) « Pour parvenir jusqu'à vous, je renverserai » tous les obstacles!... » Les obstacles, c'est moi! il veut me renverser! Viens-y!...

MONVOISIN. Et quel est le nom?

BRULIÈRE. Je l'ignore, la lettre n'est pas signée.

Mme BRULIÈRE. Est-ce qu'on signe jamais ces sortes de lettres?

ALBERTINE, *à part.* Ah! la lettre n'est pas signée, c'est bon à savoir. (*Elle se baisse vivement, ramasse l'enveloppe et la met dans sa poche.*) Maintenant la voilà sans adresse, je puis en faire mon profit.

BRULIÈRE, *d'un air solennel.* Ainsi, madame, vous êtes convaincue!

HORTENSE. Non, monsieur, mais je suis indignée de vos odieux soupçons.

ALBERTINE. Je ne puis souffrir plus longtemps que ma sœur, si bonne, si vertueuse, soit accusée injustement.

Mme BRULIÈRE. Que veut-elle dire?

ALBERTINE. Je serai grondée, on m'accusera de légèreté, d'inconséquence...

HORTENSE, *bas à Albertine.* Quel est ton projet?

ALBERTINE, *bas à Hortense.* Laisse-moi faire. (*Haut.*) Après tout, il fallait bien que tôt ou tard tout se découvrît...

BRULIÈRE. Serait-il possible!

Mme BRULIÈRE. Quoi! cette lettre!...

ALBERTINE. Était pour moi.

HORTENSE, *bas à Albertine.* Je ne souffrirai pas.

ALBERTINE, *bas à Hortense.* Pas de remerciments, ce sont mes affaires que j'arrange.

Mme BRULIÈRE. Comment, mademoiselle...

ALBERTINE. Je lui avais pourtant bien défendu de m'écrire...

Mme BRULIÈRE. Une correspondance secrète à votre âge?

ALBERTINE. Que voulez-vous, maman! les jeunes gens d'aujourd'hui sont si entreprenants! lui surtout; il ne connaît pas d'obstacles... il faut lui pardonner; il m'aime tant, ce pauvre Gustave!

MONVOISIN. Gustave!

ALBERTINE. Un jeune homme charmant, le neveu de ma maîtresse de pension.

Mme BRULIÈRE. Silence, mademoiselle!

ALBERTINE. Vous le connaissez, monsieur Monvoisin?

MONVOISIN. Je l'ai vu très-souvent chez sa tante, mais il m'avait toujours semblé doux et timide comme une demoiselle.

ALBERTINE. Devant le monde, c'est possible; mais dans le tête-à-tête, ce n'est plus ça.

Mme BRULIÈRE. En tête-à-tête?

ALBERTINE. Vous allez en juger : l'autre soir nous nous promenions sous la grande allée de tilleuls, et il s'écria : Chère Albertine, si l'on veut nous séparer, je t'enlèverai.

Mme BRULIÈRE. Il vous a tutoyée?

ALBERTINE. Cette fois-là seulement, parce que je lui avais abandonné ma main.

Mme BRULIÈRE. Mademoiselle!

MONVOISIN. Si vous m'en croyez, ma chère madame Brulière, vous vous hâterez de faire ce mariage; ce jeune homme est d'une bonne famille... et au point où paraissent en être les choses...

Mme BRULIÈRE. Nous verrons. (*A Albertine, d'un ton ironique.*) Et ce guide respectable sur lequel devait s'appuyer votre inexpérience...

ALBERTINE. Est-ce qu'une jeune fille doit aller sur les brisées de sa mère?

Mme BRULIÈRE. Bien! ma fille! et puisque tu me rends mon futur... il est juste que je t'en dédommage en te permettant d'épouser celui que tu aimes. Nos deux noces se feront le même jour.

BRULIÈRE. Deux noces!

Mme BRULIÈRE. Oui, mon fils, j'épouse M. Monvoisin, dont j'apprécie depuis longtemps les qualités et le mérite.

ALBERTINE, *bas à Hortense.* C'est moi qui ai arrangé ça.

Mme BRULIÈRE. La seule chose qui me coûte, c'est de me voir forcée de me séparer de vous; une femme doit suivre son mari.

ALBERTINE. Que voulez-vous, maman? il faut se résigner : vous serez heureuse avec M. Monvoisin, Hortense avec mon frère, moi avec M. Gustave...

Mme BRULIÈRE. Tu as raison, car je vois que le meilleur moyen de vivre bien ensemble...

BRULIÈRE. C'est de vivre chacun chez soi !

CHOEUR.

AIR.

Plus de querelles, de douleur ;
La paix revient dans la famille,
Et c'est une petite fille
Qui de tous a fait le bonheur.

ALBERTINE, *au public.*

AIR *de Turenne.*

Plus de repos pour la famille ;
La guerre était dans la maison.
Vous l'avez vu, moi simple jeune fille,
J'ai mis chacun à la raison ; (*bis*)
Mais il me faut, messieurs, votre suffrage
Pour que rien ne manque à mes vœux :
Quand, grâce à moi, tout le monde est heureux,
Ne détruisez pas mon ouvrage.

FIN.

Paris.— Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.